

Savez-vous que ce n'est pas chevaleresque de votre part, monsieur le franc-baron, de chercher à me faire peur, et de me remettre ainsi en mémoire que j'ai beaucoup d'audace d'accaparer vos précieux instants. C'est vous-même, après tout, qui m'avez amenée à cette correspondance que je n'avais nulle intention d'entamer. Je voulais simplement épancher au dehors, tout ce qui bouillonnait dans ma tête à l'idée de tant de belles et grandes choses. Mais vous êtes si présomptueux — presque autant que si vous étiez jeune, — que cela me tranquillise un peu sur mon opportunité à votre endroit. Vous vous appliquez à vous-même mon expression d'*êtres bons*, et je parlais de Pausanias et de Praxitèle ! Je ne sais pas du tout si vous êtes bon, quoique ce soit très bon de votre part de plaisanter avec une enfant.

Maintenant le chapitre de la beauté.

Je ne suis pas belle du tout, bien trop grande, trop large d'épaules, trop mince, pour rappeler, fût-ce de loin, la beauté antique. "Des yeux bruns." Des yeux bruns chez la vieille noblesse allemande ! Bleus, naturellement : — c'est-à-dire qu'ils devraient être d'un bleu de violette, comme les magnifiques yeux de mon père, mais ils ont tourné au gris, ils sont parfois verts ou même presque noirs, dit-on ; je ne l'ai jamais encore constaté, car cela n'arrive que dans mes moments de grande agitation, où je ne songe guère à me regarder au miroir. Ma figure est longue, mon front trop haut, ma chevelure, qui devait être rouge, s'est heureusement décidée pour le brun doré, avec quelques fils cuivre ; mais ni peignes, ni épingles ne viennent à bout de la tenir en ordre. Je monte à cheval, je nage, je chasse, je fais des marches forcées ; j'ai les joues rouges comme une paysanne, et mon nez, hélas ! mon nez n'a rien de grec. Pauvre, pauvre prêtre du Beau !

Tous mes sentiments, dites-vous, doivent aboutir à l'amour. Ah ! si vous aviez entendu le rire fou dont j'ai été prise en lisant cette phrase ! Je ne sais même pas ce que c'est, l'amour, et je n'ai pas la moindre impatience de le connaître. Car il me séparerait de mon unique amour en ce monde, de mon père, et à cette seule pensée, j'ai les yeux pleins de larmes. Dernièrement, c'était mon jour de naissance. Il m'a dit "— Dans deux ans, tu seras majeure ! — J'ai ressenti un malaise, quelque chose d'étrange, et j'ai demandé. — Quelle différence y aura-t-il entre alors et aujourd'hui ? — " Par exemple, tu pourras te marier sans mon consentement " Je lui ai fermé la bouche avec ma joue, j'ai embrassé ses mains et je lui ai dit que c'était impie de penser une chose pareille. Je ne me marierai jamais, car il n'y a pas un homme moitié aussi bon que mon père, quand ce serait un de vos demi-dieux grecs !

Là, vous avez mes idées sur l'amour.

Passons à la grammaire. Vous raillez de nouveau ma caste, parce qu'elle se sert de verbes français. Je n'ai pas appartenu à la confédération du Rhin, ni mon père, ni avant lui, mon grand-père, que cela regardait surtout. Nous avons été allemands de tout temps, profondément allemands, et maintenant notre race va s'éteindre, car je suis, par malheur, fille unique. C'est le seul chagrin que j'espère bien jamais faire à mon père adoré.

Le vent fait rage autour de votre maison, où Wallenstein a demeuré ? D'abord, j'aime le vent ; c'est mon meilleur ami ; on me surnomme moi-même " Tourbillon, — Ouragan, — Sorcière, " etc. Mais quand il siffle et hurle autour d'une vieille maison, je l'aime encore davantage. Notre château de Rauchenstein date du Xe siècle ; il est perché sur un grand rocher, il a des tours et des tourelles, ombragées de beaux hêtres murmurants, et toutes revêtues d'un lierre aux feuilles sombres, étroites, pointues, qui est devenu de la grosseur d'un arbre. Je m'enferme dans ma petite chambre de la tourelle où l'on entend le mieux la tempête, et là, j'écris, je lis, je rêve et je chante plus haut que le vent, quand mon père n'a pas besoin de moi pour lui faire la lecture, jouer au trictrac, au piquet, l'accompagner à cheval ou à pied, lorsqu'il visite ses terres du voisinage. Je vous décrirai un autre jour ces promenades-là, si je ne vous ennuie pas. Vous me paraissez vous faire un étrange idée de l'existence du " grand monde " Je n'ai rien vu de tout ce que vous décrivez et j'y ai pourtant une parenté fort étendue, une foule de cousins, une nuée de tantes, jeunes et vieilles.

Pardonnez-moi, oh ! pardonnez-moi, mon inconcevable audace, et *distinguez-moi*, en m'accordant une réponse,

Votre très humble servante,

ULRIQUE DE HORST RAUCHENSTEIN

P. S. — Cet ennuyeux almanach de Gotha a été inventé pour gâter le plaisir.

VI

Greifswald, 3 mars 1863.

Loreley !

" Tout malheur a son bon côté " — dit une de mes divinités, la sagesse des nations, qui entre nous ne mérite cependant pas toujours sa renommée. Le " bon côté " — se trouve dans cette heureuse circonstance, constatée avec effroi et consternation par mes propres yeux, qui l'ont vue imprimée, avant de recevoir la lettre ornée d'une citation d'Horace, — que mon Altesse n'a que dix-neuf ans et qu'elle n'a pas compris toute l'étendue de mon offense. Sans cela vraiment, puisque la vieille Terre, en dépit des traditions, ne rend plus depuis des siècles aux pauvres humains le service de les engloutir dans les moments critiques, j'aurais dû envoyer au château de Rauchenstein une lettre encadrée de noir, pour annoncer ma mort subite. Cependant vous avouerez qu'il conviendrait mal à un professeur vieilli dans l'hérésie du socialisme et des principes utilitaires, de descendre dans la barque funèbre en l'honneur d'une fille de prince. D'ailleurs le Ryck est gelé et ne pourrait rouler jusqu'à la mer mon cadavre flottant. Vive donc l'utilitarisme !

(A suivre)